LE RÊVE,

OU

LA COLONNE DE ROSBACK,

DIVERTISSEMENT DE CIRCONSTANCE,

EN PROSE ET EN VAUDEVILLES,

Par MM. BARRÉ, RADET, DESFONTAINES;

Représenté pour la première fois sur le Théâtre du Vaudeville, le samedi 15 novembre 1806.

Prix : 1 franc 20 cent.

A PARIS,

Chez Léopold COLLIN, Libraire, rue Gît-le-Cœur, n°. 4.

1806.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Le BAILLY.	M. Vertpré.
M. BLOME, officier prussien.	M. Fichet.
Mad. WARNER, belle-sœur du Bailli. .	Mad. Duchaume.
THÉRÈSE, petite-fille de Mad. Warner.	Mad. Desmare.
CÉCILE, Amies de Thérèse.	Mlle Betzi.
AGATHE, Amies de Thérèse.	Mlle Arsenne.
URSULE, Amies de Thérèse.	Mlle Augusta.
ERNEST, officier français.	M. Henry.
SANS-REGRET, sous-officier français.	M. Duchaume.
Un COLONEL PRUSSIEN.	M. Saint-Léger.
Un vieux SERGENT FRANÇAIS. . . .	M. Philippe.
Un SAXON.	M. Catalan.
OFFICIERS FRANÇAIS et ÉTRANGERS, de différens grades.	
PAYSANS et JEUNES FILLES.	

La Scène est dans un petit village de la Franconie.

La Partition gravée se trouve chez M. Wicht, au Théâtre du Vaudeville.

LE RÊVE,

OU

LA COLONNE DE ROSBACK,

DIVERTISSEMENT DE CIRCONSTANCE.

Le Théâtre représente un salon modeste.

SCÈNE PREMIÈRE.

THÉRÈSE, *seule.*

AIR : *Comme vous, il faudroit peut-être.* (de M. Berquin.)

Loin de sa fidèle maîtresse,
Ernest est au champ de l'honneur :
Chaque jour accroît ma tristesse,
Chaque instant agite mon cœur.
Comment, en cette circonstance,
Pourrois-je ne pas m'affliger,
Lorsqu'en souffrant de son absence
Je sais qu'il court plus d'un danger !

SCÈNE II.

THÉRÈSE, Mad. WARNER.

Mad. WARNER.

Eh bien, ma fille, toujours triste, toujours occupée d'Ernest !

THÉRÈSE.

Oui, ma bonne maman, et son absence me tourmente d'autant plus que mon oncle ne cesse de me répéter que je dois l'ou-

blier pour épouser M. Blome qui, de jour en jour, devient plus pressant.

Mad. WARNER.

Que veux-tu, ma petite, ton grand oncle, mon beau-frère, est Allemand, il veut que tu épouses un Allemand, c'est naturel; nous qui sommes Françaises, nous préférons un Français, c'est encore plus naturel.

THÉRÈSE.

Eh bien, ma bonne maman, il faut.....

Mad. WARNER.

Il faut, il faut... il faut patienter, ma fille, oui, et d'après un rêve que j'ai fait l'autre jour...

THÉRÈSE.

Oh, maman! je sais que vous rêvez beaucoup; mais moi, je vois.....

Mad. WARNER.

Eh! mon enfant, vois quelle est notre position : il y a tout-à-l'heure deux ans que nous avons perdu ton père et ta mère à Strasbourg, où ils t'ont laissée avec une jolie éducation, mais sans fortune : mon beau-frère, bailli de ce village, nous a fait venir chez lui, en Françonie, et nous y traite, moi comme sa véritable sœur, et toi comme sa propre fille.

THÉRÈSE.

Je sens tout le prix de ses bontés; mais....

Mad. WARNER.

Mais, Mademoiselle, ne m'interrompez donc pas..... Ainsi nous avons les plus grandes obligations à ton oncle, qui en a lui-même à son ami, M. Blome, officier prussien qui est ici pour rétablir sa santé; ton oncle desire s'acquitter envers son ami, en lui donnant ta main; M. Blome est riche, Ernest n'a rien; nous ne pouvons, ni ne devons contrarier ouvertement les intentions de ce cher oncle.

THÉRÈSE.

Mais, ma bonne maman, vous aimiez Ernest.

Mad. Warner.

Je l'aime encore et beaucoup : je connois toutes ses bonnes qualités.

Thérèse.

N'est-ce pas ?

Air : *Tout sera bientôt débité.*

Comme tous nos jeunes Français,
Ernest est rempli de vaillance;
Il brûle d'avoir des succès,
Et je conçois sa pétulance :
Mais, lorsque je songe aux combats,
J'ai regret qu'il soit militaire;
Et pourtant, s'il ne l'étoit pas,
Je sens qu'il sauroit moins me plaire.

Mad. Warner.

C'est un garçon charmant, un joli cavalier, poli, honnète, et d'une complaisance, d'une attention... Quand je lui racontois mes rêves, il falloit voir comme il les écoutoit.

Thérèse *souriant.*

Oui, je m'en souviens... Ah! si la campagne pouvoit être heureuse pour les Français!

Mad. Warner.

Elle le sera, ma fille, et je gagerois qu'elle l'est déjà, malgré les nouvelles que nous raconte M. Blome.

Thérèse.

Vous n'y croyez donc pas?

Mad. Warner.

Du tout.

Thérèse.

Eh bien, ni moi.

Mad. Warner, *en confidence.*

Est-ce que Napoléon n'a pas promis la victoire à ses soldats?

Thérèse.

Il est vrai.

Mad. WARNER.

AIR : *Guillot un jour trouva Lisette.*

Tout ce qu'il a fait nous présage
Qu'il tiendra ce qu'il a promis :
Et l'an passé, quel avantage
Il prit sur tous nos ennemis !
Tu n'as pas oublié, sans doute,
Combien son début fut heureux :
Les autres se mettoient en route,
Qu'il étoit arrivé chez eux.

THÉRÈSE.

Voici mon oncle. (*Elle va au-devant de lui.*)

SCÈNE III.

Les mêmes, LE BAILLI.

LE BAILLI.

Bonjour, ma Thérèse... Eh bien, ma sœur, comment ça va-t-il ce matin? avez-vous fait quelque beau rêve cette nuit?

Mad. WARNER.

Oui, mon frère, et c'est tout simple.

AIR *du Ballet des Pierrots.*

Ce qui dans le jour m'intéresse
La nuit occupe mon repos :
Ainsi donc je rêve sans cesse
A la gloire de mon héros.
Les songes, dit-on, sont des fables :
Mais, quand c'est de lui qu'il s'agit,
J'en fais que l'on trouve incroyables,
Et sa valeur les accomplit.

LE BAILLI.

D'accord ; mais vous en faites tant et tant...

Mad. WARNER.

Eh bien !

Même air.

Tous ces rêves-là, mon cher frère,
Jusqu'à présent, n'ont pas eu tort;

Mais celui que je viens de faire
Me paroît pourtant un peu fort :
De ce grand rêve qui m'étonne
Plus que moi vous serez surpris.

LE BAILLI.

Ah ! mon Dieu, c'est donc bien extravagant?

Mad. WARNER.

J'ai vu marcher une colonne
Allant de Rosback à Paris.

LE BAILLI, *éclatant de rire.*

Ah, ah, ah !...

THÉRÈSE.

Effectivement, ma bonne maman, celui-là est assez extraordinaire.

LE BAILLI.

En vérité, ma pauvre sœur, vous avez une imagination....

Mad. WARNER.

Oh ! je savois bien que vous vous moqueriez de moi.

LE BAILLI.

Je présume que vous n'espérez pas voir l'accomplissement de ce rêve-là.

Mad. WARNER.

Non, sans doute ; cependant quand je réfléchis...

LE BAILLI.

Toucher à la colonne de Rosback !

Mad. WARNER.

Ma foi....

LE BAILLI.

AIR : *Adieu, je vous fuis, bois charmant.*

Quoi ! cet auguste monument
Que toute la Prusse révère,
Elle souffriroit lâchement
Qu'on en dérangeât une pierre !
Les Français tenteroient cela !
C'est la chose impossible à faire.

THÉRÈSE.

Impossible, mon oncle !

Pour tous nos braves, ce mot-là
Est rayé du vocabulaire.

LE BAILLI.

Ah! tu crois que le rêve de ta grand'maman peut se réaliser ?

THÉRÈSE.

Mais, mon oncle, d'après les prodiges que font les Français.....

LE BAILLI.

Eh bien, ma nièce, quand ils feront celui-là, quand la colonne de Rosback se mettra en route pour Paris, je consentirai à ce que tu épouses Ernest.

THÉRÈSE.

Ah! mon oncle.....

Mad. WARNER.

Mon frère.....

LE BAILLI.

Mais puisque vous trouvez cela possible toutes les deux...... En attendant, voici M. Blome qui vient donner le bonjour à sa future......

THÉRÈSE, *avec humeur.*

A sa future !

Mad. WARNER, *à Thérèse.*

Tais-toi, tais-toi.

SCÈNE IV.

Les mêmes, M. BLOME.

M. BLOME, *avec l'accent allemand.*

Mademoiselle Thérèse voudroit-elle bien agréer l'hommage de son gracieux serviteur ?

THÉRÈSE, *froidement.*

Votre servante, Monsieur.

M. BLOME, *bas au Bailli.*

Bailli, che trouve qu'elle avoit toujours encore l'air un peu crâve, un peu sérieux.

LE BAILLI.

C'est à vous de l'égayer par quelque chose d'aimab'e, de spirituel.

M. BLOME.

Oui, che savre que les Françaises elles aimoient les choses télicates.

Mad. WARNER.

Oui, M. Blome, les choses délicates, le sentiment.

M. BLOME.

Vous allez foir. *(Prenant le ton gracieux.)* Mademoiselle Thérèse.

AIR : *De sommeiller encor, ma chère.*

Che suis tentre, fous être belle,
Pour votre cœur prenez le mien :
Ma nation est en querelle
Avec la fotre, il n'y fait rien.
Chez tous les peuples de la terre,
On peut l'observer chaque jour,
S'ils sont divisés par la guerre,
Ils sont rapprochés par l'amour.

Mad. WARNER.

Comment donc! mais ce que dit là M. Blome est charmant.

M. BLOME.

Pas si charmant que Mademoiselle !

LE BAILLI.

Eh bien, ma nièce, vous ne répondez rien à Monsieur ?

THÉRÈSE.

Je ne sais pas répondre à tant d'esprit.

Mad. WARNER, *bas.*

On répond toujours.

M. Blome.

Ah ! Madame, si chavre de l'esprit beaucoup, certainement, vous en avre encore plus tavantage ; c'est pourquoi je être grandement impatienté pour voir arriver le chour de la mariage.

Mad. Warner.

Ah ! vous savez nos conventions ; après la guerre.

le Bailli.

Oui, à la fin de la campagne.

M. Blome.

Qui ne sera pas longue..... Nos Prussiens auront bientôt fini tout cela..... Malheureusement, ce diable de docteur ne me permettra point de choindre l'armée assez tôt pour me trouver à la défaite des Français.

le Bailli.

Vous la croyez donc sûre ?

M. Blome.

Intubitaple, mon ami, intubitaple.

Mad. Warner.

En vérité ?

Thérèse, *à part.*

Nous verrons.

M. Blome.

C'est un plan tiablement bien combiné.

Air : *Vaudeville du Prix.*

De la Prusse et de l'Angleterre
Les deux cabinets sont d'accord,
Et c'est pour le pien de la terre
Que nous faisons ce noble effort.
En négociateurs habiles,
Nous rendrons l'Hanovre aux Anglais,
Qui nous garantiront les villes
Que nous allons prendre aux Français.

le Bailli.

Bien vu, ma foi.

M. Blome, *à Thérèse, qui rit.*

Fous riez, Mademoiselle.

Mad. Warner.

Et moi aussi.

M. Blome.

Ah! che conçois, vous êtes Françaises.

Mad. Warner.

Et vous Prussien.

Thérèse.

Air : *Dans cette maison à quinze ans.*

J'admire votre bonne foi
Sur les résultats de la guerre :
Mais ce n'est pas là, croyez-moi,
Le calcul que vous devez faire.

M. Blome.

Pourquoi tonc, Mademoiselle?

Thérèse.

Aux Français, je le dis tout bas,
Vous avez quelque chose à rendre :
Mais sur cela point d'embarras,
Ce que vous ne leur rendrez pas,
Ils sauront bien vous le reprendre.

M. Blome.

Ils prendront la fuite, et ils feront prudemment.

Mad. Warner.

La fuite!

M. Blome.

Nous saurons bien les forcer.....

Thérèse.

Monsieur, ce n'est qu'en avant que nos soldats font des marches forcées.

M. Blome.

Ça fait rire quand on entend cela... Dites donc, Bailli?

LE BAILLI.

Hum, hum.

M. BLOME.

Des Français devant des Prussiens !..... mais ce sont des Mirmidons contre des géans.

THÉRÈSE, *à part.*

L'insolent !

M. BLOME.

Matemoiselle Thérèse être fâchée d'entendre ces petites vérités-là.

THÉRÈSE.

Oui, Monsieur.....

AIR *du vaudeville de l'Asthénie.*

Avec justice je me plains
De cet indécent persifflage :
Du plus grand de vos souverains
Ce n'étoit pas là le langage :
Il disoit, malgré ses succès,
« Si, forcé de faire la guerre,
» Je commandois à des Français,
» Je soumettrois l'Europe entière. »

(*Elle sort.*)

SCÈNE V.

LE BAILLI, M. BLOME, Mad. WARNER.

M. BLOME.

Le grand Frédéric, il n'a chamais dit cela, chamais.

LE BAILLI *à M. Blome.*

Pardonnez-moi, il l'a dit.

M. BLOME, *bas au Bailli.*

Che savre pien ; mais il ne faut pas convenir.

Mad. WARNER.

Elle s'en va fâchée, ma petite-fille ; vous avez tort, M. Blome.

M. BLOME.

Tenez, Madame Warner, les femmes ils sont très-pien pour

plaire, pour charmer; mais ils n'entendent rien aux grands intérêts de la politique..... Pas vrai, Bailli?

LE BAILLI.

Elles ne peuvent pas avoir nos lumières.

M. BLOME.

Non, non...... ils ne peuvent pas avoir nos lumières.

Mad. WARNER.

Vous changerez de ton, M. Blome; nos Français vous en feront changer.

M. BLOME.

A ce que je vois, Madame Warner, vous rêvez touchours des victoires pour eux.

LE BAILLI.

Oh! vous n'en avez pas d'idée......... Son imagination va un train.......

Mad. WARNER.

Pas si vîte que nos braves.

LE BAILLI.

Vous l'entendez.

M. BLOME.

Ma pauvre Matame, si vous aviez lu le fameux Kotzbüe.....

LE BAILLI.

Elle le lit, mais elle n'y croit pas.

M. BLOME.

Quoi, Madame! vous ne croyez pas le cazetier le plus instruit de l'Europe entièrement?

Mad. WARNER.

Non.

M BLOME.

Cet fameux écrivain qui savre mieux les secrets des rois que les rois eux-mêmes; qui savre que les Russes ils marchent sur plusieurs colonnes, que les Suédois ils arriveront peut-être

bientôt tout de suite, et que les Anglais ils vont débarquer à présent tout-à-l'heure.

Mad. WARNER.

Oh ! je sais que sa plume les mène très-vîte.

M. BLOME.

Ché crois pien, ma foi : c'est un homme qu'il est capable pour mettre en route toutes les chanissaires du Grand-Turc avec toutes les Tartares de l'empereur de la Chine. Ah ! ah ! tiaple !

Mad. WARNER, *chantant.*

Va-t-en voir s'ils viennent, Jean,
Va-t-en voir.....

M. BLOME.

Ah ! vous voilà pien pour les chansons, vous autres Français.... Mais ce ne sont pas des chansons qu'il faut avec les Prussiens.

LE BAILLI, *à Blome, à part.*

Mon ami, nous ne la persuaderons pas.... Mais, laissons cela, et passons dans mon cabinet, nous parlerons du contrat de mariage, nous réglerons nos petits intérêts.

M. BLOME.

Vous avez raison, Bailli, marchons à présent. Allons, Matame, continuez de rêver.

Mad. WARNER.

C'est bon, c'est bon.

M. BLOME.

AIR : *Contentons-nous d'une simple bouteille.*

Vous apprendrez bientôt ce que nous sommes.

Mad. WARNER.

Mais vous savez tout ce que nous valons.

M. BLOME.

Ce sont des dieux que de semblables hommes.

Mad. WARNER.

Et nos Français, ce sont tous des démons.

M. BLOME.

Nous être pas des soldats de milice
Que l'on n'a fait manœuvrer qu'à demi.
Depuis quinze ans nous faisons l'exercice.

Mad. WARNER.

Depuis quinze ans nous battons l'ennemi.

M. BLOME, *en colère et sortant avec le bailli.*
Cette femme-là a une tête tiabolique.

SCÈNE VI.

Mad. WARNER, *seule.*

Ce cher M. Blome ! c'est un bon humain ; mais comme ça raisonne !... L'aveuglement de ces gens-là est bien singulier.... Depuis dix jours que les hostilités ont dû commencer, nous ne savons rien, dans notre petit village, de ce qui s'est passé ; mais je suis bien tranquille : ma confiance dans le héros ne me laisse pas la moindre inquiétude. Quel homme !

AIR : *Vaudeville de la Soirée orageuse.*

Par-tout et dans tous les instans,
Malgré sa principale affaire,
Il songe à tout en même tems,
En même tems il sait tout faire.
Les travaux, grâce à ses bienfaits,
Vont toujours leur train ordinaire,
Et, commencés durant la paix,
Ils s'achèvent pendant la guerre.

SCÈNE VII.

Mad. WARNER, THÉRÈSE, URSULE, CÉCILE, AGATHE.

THÉRÈSE.

Maman, voilà mes bonnes amies qui viennent passer la journée avec nous.

CÉCILE.

Vous permettez, Madame ?

Mad. Warner.

J'en suis charmée, Mesdemoiselles. Allons, mes enfans, travaillez, causez, amusez-vous; moi, je vais m'cccuper des soins du ménage.

SCÈNE VIII.

THÉRÈSE, CÉCILE, URSULE, AGATHE.

Ursule, *à Thérèse.*

A présent que nous sommes seules, tu ne sais pas, ma chère? Nous avons reçu des nouvelles de notre frère qui sert dans l'armée française.

Thérèse.

En vérité!

Agathe.

Il a écrit à Cécile.

Cécile.

Ecoute comme tout va bien.

Thérèse.

Lis donc bien vîte.

Cécile, *lisant.*

« Ma chère petite sœur, je t'annonce en grande hâte, et au » milieu du fracas des armes, que nous marchons de vic- » toire en victoire; nous battons toutes les armées que nous » rencontrons; nous prenons toutes les places: nous voici à » Berlin, à Potsdam; nous n'en resterons pas là et nous allons » toujours en avant. Je n'ai pas le temps de t'en dire davan- » tage. J'embrasse mon père et ma mère ainsi que mes bonnes » sœurs, et je présente mes hommages à l'aimable Thérèse. » Dis-lui qu'elle aura très-incessamment des nouvelles d'Er- » nest ».

Thérèse, *embrassant Cécile.*

Ah, ma bonne amie!

Ursule.

Quels brillans succès!

CÉCILE.

Que de chemin ils ont fait ! (*A Thérèse.*) Ma bonne amie, toi qui sais la géographie, montre-nous donc leur marche sur la carte.

THÉRÈSE.

Oh, oui ! Voyons, voyons.

THÉRÈSE.

La table ici.

(*Elles prennent la table, la mettent au milieu du théâtre, et détachent une carte qui est à la muraille*).

CÉCILE, *tandis qu'on arrange la table.*

AIR : *Comme j'aime mon Hippolyte.*

Un frère, un amant, un époux
Vole à son devoir et nous quitte:
Combien sur la carte il est doux
De chercher le lieu qu'il habite!
Pour l'amitié c'est un besoin,
C'est un charme pour la tendresse.
Heureux encor qui peut de loin
Suivre l'objet qui l'intéresse!

AGATHE.

Voici la carte.

THÉRÈSE, *apportant une pelotte.*

Et des épingles.

CÉCILE.

Des épingles ?

URSULE.

Pourquoi faire ?

THÉRÈSE.

Vous allez voir.

AIR : *Du pauvre monde.*

Marquons d'abord les divers bataillons
Répandus dans ces vastes plaines.
Pour les marquer, en épingles prenons
Petites, grandes et moyennes.
Au Saxon, au Prussien,
Les moyennes vont bien :

Qu'à celles-ci les petites soient jointes;
Elles marqueront les Anglais:
Puis réservons pour les Français
Fortes têtes et bonnes pointes.

CÉCILE.

C'est entendu.

TOUTES.

Oui, oui.

THÉRÈSE.

Maintenant, distribuons-nous les différentes épingles : Ursule aura les Anglais.

URSULE.

Troupes inutiles.

THÉRÈSE.

Agathe, les Saxons.

AGATHE.

Troupes forcées.

THÉRÈSE.

Cécile, les Prussiens.

CÉCILE.

Troupes imprudentes.

THÉRÈSE.

Moi, je prends les Français.

URSULE.

Ah, Mademoiselle ! les Français....

CÉCILE.

Tu auras plus d'ouvrage que nous.

THÉRÈSE.

Commençons.

CÉCILE, *plaçant des épingles.*

AIR *de Calpigi.*

Des Prussiens dans la Silésie,
Dans la Saxe, dans la Misnie.....

THÉRÈSE.

Moi, par-tout je mets des Français.

URSULE.

Point de place pour mes Anglais.

CÉCILE et AGATHE.

Point de place pour ses Anglais.

THÉRÈSE.

Pour mes Français qu'il faut d'espace!

AGATHE.

Voilà tous mes Saxons en place.

CÉCILE, *relevant ses épingles.*

Et moi, voyez mon embarras!
Mes Prussiens qui ne tiennent pas!

TOUTES.

Ses Prussiens qui ne tiennent pas!

THÉRÈSE, *plaçant et déplaçant les épingles.*

Attention, Mesdemoiselles.... Les Français partis de ces différens points ont dû s'avancer.... par-là..... passer le Mein à Wurtzbourg..... de-là, marcher sur Naumbourg. Otez vos Saxons.

AGATHE.

C'est bien aisé.

THÉRÈSE.

Voici mes Français dans la Saxe.... à Naumbourg.... à Leipsich..... ils traversent l'Elbe..... ils arrivent à Berlin, à Potsdam....

CÉCILE, *à Thérèse.*

Comme tu cours!

THÉRÈSE.

Je tâche de les suivre.

AIR: *Vaudeville de l'Opéra-Comique.*

Sur tous les points où les voilà,
Devant eux l'ennemi s'écarte.....
Comme ils avancent!.... Alte-là.....
Nous sommes au bout de la carte.
Allant toujours de ce train-là,
Ils vont faire le tour du monde,
Et pour les suivre il nous faudra
Prendre la mappemonde.

TOUTES.

Oui, pour les suivre il nous faudra
Prendre la mappemonde.

(*On entend du bruit derrière le théâtre.*)

SCÈNE IX.

Les mêmes, LE BAILLI, Mad. WARNER, M. BLOME.

THÉRÈSE.

Qu'est-ce que j'entends là ?

CÉCILE.

Quel bruit !

LE BAILLI et Mad. WARNER.

AIR *du Port Mahon.*

Que vient-on de nous dire !
A peine, à peine, hélas! je respire.

M. BLOME.

Ché dû vous en instruire ;
Mais le fait est certain.

LE BAILLI.

Bien certain ?

M. BLOME.

Très-certain.

THÉRÈSE.

Quoi donc !

M. BLOME.

Les Saxons, nos amis,
Aux Prussiens réunis,
Se sont fait un passage :
Ils sont, ils sont dans le voisinage,
Et déjà le village
Par eux vient d'être pris.

TOUS.

Il est pris !

M. BLOME.

Il est pris. (*Bis.*)

Mad. WARNER.

Est-il possible !

TOUTES LES JEUNES FILLES.

Grand Dieu !

THÉRÈSE.

Ah, mon oncle!

LE BAILLI.

Ce sont les lois de la guerre.

M. BLOME.

Bailli, ils vont sans doute venir chez vous pour les lochemens.... Tenez.... les voici.

THÉRÈSE.

Ah, M. Blome!

M. BLOME.

Rassurez-vous, Mademoiselle, les Prussiens et les Saxons ils sont connus pour la douceur et la politesse.

SCÈNE X.

Les mêmes, UN COLONEL PRUSSIEN, OFFICIERS PRUSSIENS et SAXONS.

LE COLONEL, *au bailli.*

Monsieur est sans doute le bailli du lieu.

LE BAILLI, *avec la plus humble politesse.*

Oui, monsieur le Général, c'est moi qui suis Georges Pandolphe Warner.....

M. BLOME.

Ya, ya, her Bailli.....

LE BAILLI.

Et voilà ma petite famille que j'ai l'honneur de présenter à monsieur le Général.

M. BLOME.

Ce n'est qu'un colonel; mais dites toujours chénéral, çà vaut meilleur.

LE COLONEL.

Pouvons-nous espérer, Monsieur, de trouver des logemens?

LE BAILLI.

Certainement, Monsieur; vous chez moi, et ces Messieurs dans les maisons les plus commodes de ce petit endroit..... Vous ne serez pas aussi bien que vous le voudriez; mais....

LE COLONEL.

Monsieur, nous serons bien par-tout.

LE BAILLI, *bas à Blome et à sa sœur.*

Ils sont plus accommodans que je ne le croyois.

Un OFFICIER SAXON, *aux autres.*

Ché crois, en vérité, que ces chens-là ils nous prennent pou des vainqueurs.

LE BAILLI.

Nous espérons, Monsieur, que vous n'userez pas avec trop de rigueur de l'avantage que vous donne votre position.

LE COLONEL PRUSSIEN.

Notre position?....

Mad. WARNER.

Nous sommes restés neutres.

LE BAILLI.

Oh! oui, Monsieur.

M. BLOME, *au colonel.*

C'est vrai.

LE BAILLI.

Le pays n'est pas riche.

M. BLOME.

Non, le pays n'est pas....

LE BAILLI.

C'est pourquoi nous nous recommandons à votre clémence.

LE COLONEL.

A ma clémence!

Mad. WARNER.

A votre humanité.

LE COLONEL PRUSSIEN.

Permettez donc..... il paroît que vous prenez le change sur notre arrivée en ces lieux.....

Un Officier saxon.

Oui, ché crois qu'il y a de l'erreur.

le Bailli.

Ah, monsieur le Général! en vous emparant de ce village.....

le Colonel, *avec impatience.*

Monsieur le Bailli, je n'ai pas l'honneur d'être général, et nous ne nous emparons pas de ce village, c'est ce village qui s'empare de nous.

M. Blome.

Comment!

Mad. Warner.

Que voulez-vous dire?

le Colonel prussien.

Air: *Vaudeville des Visitandines.*

Calmez vos craintes, vos alarmes:
Forcés par de braves guerriers,
Nous leur avons rendu les armes,
Et nous sommes leurs prisonniers.

Tous.

Eh, quoi! ce sont des prisonniers!

le Colonel prussien.

Mais ce n'est pas sans résistance
Que nous avons été défaits;
Et résister à des Français,
C'est faire preuve de vaillance.

M. Blome.

Qu'est-ce donc qu'il m'est venu chanter cet autre?

Mad. Warner.

Eh bien! M. Blome, vous voyez que mes rêves....

M. Blome.

Terteffle! prisonniers ou vainqueurs! c'est tiaplement de la différence.

le Bailli.

Oui, ma foi.

THÉRÈSE.

AIR : *Vaudeville du Jaloux malade.*

Ah ! pour nous quel moment prospère !
(*Aux officiers.*)
Quoi ! messieurs, vous êtes vaincus !
Ah ! vraiment, c'est une autre affaire.....
Soyez ici les bien-venus. (*Bis.*)
Vainqueurs, vous deviez nous déplaire,
Et c'est facile à concevoir ;
Mais, comme prisonniers de guerre,
Nous sommes charmés de vous voir.

M. BLOME.

Mais qu'est-ce que ça veut dire tout çà ? Les Prussiens ont donc été trahis ?

LE COLONEL.

Non, Monsieur.

M. BLOME.

Ils ont donc été surpris ?

LE COLONEL.

Oh ! oui, très-surpris de trouver les Français si prompts à les atteindre et à les battre.

Mad. WARNER.

Voilà ce que c'est que de leur faire la guerre.

L'OFFICIER SAXON.

Ce n'est pas notre électeur de Saxe qui la vouloit, la guerre, (*au colonel*) c'est vôtre tiaple de Guillaume qui nous y a forcés.

LE COLONEL.

M. le Bailli, nous sommes un peu fatigués, voudriez-vous songer à nos logemens ? ....

LE BAILLI, *d'un ton leste.*

Oui, colonel. Ma sœur, ma chère Thérèse.... voyez, je vous prie....

LE COLONEL.

Mademoiselle se nomme Thérèse ?

THÉRÈSE.

Oui, Monsieur.

LE BAILLI.

C'est ma nièce.

Mad. WARNER.

Ma petite-fille.

LE COLONEL.

Pardon, Mademoiselle, j'oubliois.... mais dans ma situation cela est pardonnable.... Je suis chargé d'une lettre pour vous.

THÉRÈSE.

Pour moi!

LE COLONEL.

Elle est d'un officier français, Monsieur....

Mad. WARNER.

Ernest?

LE COLONEL.

Précisément, M. Ernest.

TOUS.

Ernest! (*Mad. Warner prend la lettre et la donne à Thérèse qui la lit tout bas.*)

LE COLONEL.

C'est à lui que j'ai remis mon épée.

Mad. WARNER.

Ah! Monsieur.... il se porte bien?

LE COLONEL.

Que trop bien, de par tous les diables!

CÉCILE, *à Thérèse qui lit.*

Parle-t-il de son retour?

URSULE.

Revient-il bientôt?

THÉRÈSE.

Il est en route.

Mad. Warner.

En route ! (*On entend battre aux champs.*)

le Bailli.

Ah ! ah ! des tambours !

Mad. Warner.

Quest-ce que c'est?

Cécile, *allant à la fenêtre.*

Ah, Madame! ce sont des soldats français entourés de tous les habitans du pays!

le Colonel.

M. le Bailli, nos logemens.

le Bailli.

Ma sœur, conduisez ces messieurs. (*Mad. Warner sort avec les prisonniers.*)

SCÈNE XI.

Le BAILLI, M. BLOME, THÉRÈSE, CÉCILE, URSULE, AGATHE, un VIEUX SERGENT FRANÇAIS.

le Sergent.

Air : *Vaudeville de Jean Monnet.*

Je vous ai, dans ce village,
Amené des prisonniers ;
A présent j'ai l'avantage
D'annoncer d'autres guerriers.
Ces guerriers,
En courriers,
Vont comme leur renommée :
Ils sont de la grande armée,
Car ils portent des lauriers.

SCÈNE XII.

Les mêmes, ERNEST, SANS REGRET; ensuite plusieurs OFFICIERS et SOLDATS FRANÇAIS, PAYSANS et JEUNES FILLES.

Mad. WARNER, LE BAILLI et THÉRÈSE.

C'est Ernest!

ERNEST.

Moi-même.

Même air.

A Paris, pour un message,
En poste je vais courant;
Pour vous voir, à mon passage,
Je me détourne un instant.
(Bas à Thérèse.)
Du détour,
En ce jour,
Tout bas je me félicite.....
Je regagnerai bien vîte
Le temps que me prend l'amour.

SANS-REGRET *à la Cantonade.*

Entrez, camarades. (*L'orchestre joue une fanfare brillante, et les Français entrent portant un trophée composé de l'épée, de la ceinture et du cordon de l'aigle noire de Frédéric.*)

LE BAILLI, *apercevant le trophée.*

Que vois-je?

M. BLOME, *idem.*

Je connois cela.

ERNEST.

Oui, M. Blome, c'est la ceinture, le cordon de l'aigle noire et l'épée de Frédéric.

SANS-REGRET.

La conquête de notre Empereur.

M. BLOME.

Der donner erschlage den peufel.

ERNESTE.

AIR : *O Mahomet !*

De Frédéric il a saisi l'épée;
Il la conserve, il a bien ses raisons :
Cette arme-là, solidement trempée,
Vaut à ses yeux plus que des millions.

SANS-REGRET.

Et vous entendez bien que désormais.......

Nos combattans, pour se mettre en campagne,
Feront briller trois lames de renom,
Puisqu'ils auront celle de Charlemagne,
De Frédéric et de Napoléon.

CHOEUR.

Nos combattans, etc.

M. BLOME.

Vous avez osé toucher à ces dépouilles respectables?

ERNEST.

AIR : *Aussitôt que la lumière.*

Je les porte aux Invalides (1),
Aux amis de la valeur,
A ces guerriers intrépides
Tous vieillis au champ d'honneur.
Consolés dans leur retraite,
Par un présent si flatteur,
Ils oublieront leur défaite
En bénissant leur vengeur.

SANS-REGRET.

Quant à moi, Messieurs.

AIR : *De la Galoppade.*

Je me suis fait lestement,
Dans cette courte campagne,
Un petit assortiment
Qui me plaît infiniment;
Mais en emballant gaîment
Tous mes bijoux d'Allemagne,
Je n'ai pu mettre en mon sac
La colonne de Rosback.

---

(1) L'Administration du Vaudeville a mis une loge à la disposition de ces braves Vétérans pour chacune des représentations de cette pièce, et le Public les y voit avec le plus vif intérêt. L'hôtel des Invalides de Paris en compte encore plus de neuf cents qui ont fait les guerres d'Hanovre.

M. Blome.

La colonne de Rosback ! qu'est-ce que vous dites?

Ernest.

Il dit, Monsieur, qu'elle est en ce moment sur le chemin de Paris.

Sans-Regret.

Et dans quelques jours, Monsieur pourra se donner le plaisir de la voir passer.

M. Blome.

La colonne de Rosback !

Sans-Regret.

Air : *Dans ce salon ou du Poussin.*

Trop long-temps elle a subsisté,
Cette colonne fastueuse,
Et trop long-temps on a vanté
Son existence injurieuse :
Si l'orgueil y grava les traits
De notre défaite passée,
En tombant devant les Français
L'inscription s'est effacée.

Mad. Warner.

Eh bien, mon frère, moquez-vous donc de mes rêves.

Thérèse.

Vous l'entendez, mon oncle ? la colonne est en route.

M. Blome.

Mais che ne conçois rien à tout ce qui arrive aujourd'hui; ces Français sont donc tevenus des enrachés tiaples !

Ernest.

Les Français ont toujours été les mêmes; il ne leur a manqué que des chefs.

M. Blome.

Mais la bataille de Rosback, chespère.....

Sans-Regret.

Croyez-vous que ce soient nos soldats qui l'aient perdue ?

Air : *Trouverez-vous un Parlement.*

Dans cette fameuse action.
Si Frédéric sut nous réduire,
C'est qu'alors un Napoléon
N'étoit pas là pour nous conduire.

Si la colonne sur nos pas
Sitôt en France va se rendre,
Messieurs, c'est que vous n'aviez pas
Un Frédéric pour la défendre.

M. BLOME.

Mais nos grands chénéraux.....

SANS-REGRET.

Vous n'en avez plus.

M. BLOME.

Mais notre brillante armée.....

ERNEST.

Entièrement détruite.

M. BLOME.

Comment! cent quatre-vingt mille hommes, ils ont...

SANS-REGRET.

Ils ont disparu devant Napoléon.

M. BLOME, *stupéfait.*

Ah ! mon Dieu!

SANS-REGRET.

AIR *du Pas redoublé.*

Les ennemis ont bien des fois
Trompé sa confiance;
Mais il a su, dans moins d'un mois,
Venger plus d'une offense.
L'an dernier ce fut au grand trot
Qu'il courut à la gloire,
Aujourd'hui c'est au grand galop
Qu'il atteint la victoire.

Mad. WARNER.

AIR *de Joconde.*

Vous verrez qu'il étoit devin,
Cet abbé de Saint-Pierre,
Qui rêva qu'un beau jour enfin
On n'auroit plus de guerre.
Le Héros réalisera
Une fable aussi belle,
Et sa valeur nous donnera
La paix universelle.

LE BAILLI, *aux officiers français.*

Ah ! Messieurs, que vous êtes heureux d'avoir un pareil chef !

SANS-REGRET.

Vous ne connoissez que son génie, mais nous, nous connoissons son cœur.

ERNEST.

Écoutez ce trait de bonté sublime dont je viens d'être témoin. A Berlin, un homme du plus haut rang est accusé de trahison. On l'arrête, la commission se forme, il va être jugé : sa femme, toute éplorée, vient se jeter aux pieds de l'Empereur. Sire, s'écrie-t-elle, on a calomnié mon mari. Non, Madame, lui répond-il, on ne l'a point calomnié. Vous connoissez son écriture? Lisez cette lettre.

AIR : *Traitant l'amour sans pitié.*

De sa main voilà l'écrit
Qui de trahison l'accuse :
Jugez s'il est une excuse
Pour un semblable délit.
Elle voit la perfidie,
Elle tombe évanouie ;
Le Héros, l'ame attendrie,
En la relevant lui dit :
Madame, brûlez la lettre
Que je viens de vous remettre,
Je n'aurai plus aujourd'hui
Nulle preuve contre lui.

LE BAILLI.

Il a fait cela?

SANS-REGRET.

Et sur-le-champ son mari a été mis en liberté.

THÉRÈSE.

Un pareil trait est plus beau que la plus belle victoire.

M. BLOME, *jurant*

Pausend schwere noth.... Adieu, Bailli.

LE BAILLI.

Où allez-vous, mon ami?

M. Blome.

Chercher un pays où je n'ententre plus parler de votre Napoléon.

Sans-Regret.

En ce cas-là, Monsieur, vous irez loin.

Ernest.

Oh ! ça, M. le Bailli, vous voyez que mon rival prend son parti. Mad. Warner consent à mon mariage avec son aimable fille. J'espère que vous n'y mettrez point d'obstacle.

le Bailli.

Monsieur.....

Ernest.

J'ai la permission de m'arrêter quelques heures dans ce village, c'est tout ce qu'il faut pour la conclusion de cette affaire.

le Bailli.

Ah ! vous aviez pris cette précaution ?

Mad. Warner.

Allons, mon frère....

Thérèse.

Mon cher oncle.....

le Bailli.

VAUDEVILLE.

Air : *J'ons un curé patriote.*

D'humeur vive, impatiente,
Que le Français est actif !
Comme dans tout ce qu'il tente
Il se montre expéditif !
Or, puisque chez les Français
On va si vîte en succès,
Mon ami, c'est conclu,
Epousez à l'impromptu,
A l'impromptu. (*Bis.*)

Choeur.

Mon ami, c'est conclu, etc.

CÉCILE.

En amour, ainsi qu'en guerre,
Par tout pays bien traité,
Le joyeux Français sait plaire
Par son amabilité.
D'une belle en un moment
Il devient le tendre amant;
Par la même vertu,
Il la quitte à l'impromptu,
A l'impromptu. (*Bis.*)

CHOEUR.

Par la même vertu, etc.

ERNEST.

Comme un ami de la France
Le Prussien étoit cité,
Et cette chère alliance
On sait ce qu'elle a coûté;
Mais ce que l'ami Prussien
Nous a pris pour notre bien,
Le Prussien bien battu
Va le rendre à l'impromptu,
A l'impromptu. (*Bis.*)

CHOEUR.

Le Prussien bien battu, etc.

URSULE.

Je sais fort bien me défendre
D'un soupirant allemand,
Sans crainte je puis l'entendre
Et résister fièrement:
Mais de moi, près d'un Français,
Je ne répondrois jamais;
Et, malgré ma vertu,
J'aurois peur de l'impromptu,
De l'impromptu. (*Bis.*)

CHOEUR.

Et, malgré sa vertu,
Elle a peur de l'impromptu, etc.

AGATHE.

Sans que ma sœur le demande,
A ma sœur on fait la cour,

Et, lorsque je serai grande,
Comme elle j'aurai mon tour.
Pour moi ce joli moment
Arrive trop lentement.
Que n'ai-je la vertu
De grandir à l'impromptu!
A l'impromptu. (*Bis.*)

CHOEUR.

Que n'a-t-on la vertu, etc.

SANS-REGRET.

Dans une place ennemie,
Chez monsieur le gouverneur,
Souvent, la table servie,
On annonce le vainqueur:
Zeste, monseigneur s'en va,
Le Français se place là;
Et, sans être attendu,
Il s'en donne à l'impromptu,
A l'impromptu. (*Bis.*)

CHOEUR.

Et sans être attendu, etc.

UN AUTRE.

Loin des guerres qu'il excite,
L'Anglais demeure passif,
Et se gave dans son gîte
Et de bierre et de Rosbiff;
Mais bientôt viendra son tour;
Et nous donnerons un jour,
A l'Anglais bien repu,
Un dessert à l'impromptu,
A l'impromptu. (*Bis.*)

CHOEUR.

A l'Anglais bien repu, etc.

LE VIEUX SERGENT.

Combien de femmes jolies
On voit chez ces Allemands!
De mes anciennes folies
Ça m'a rappelé le temps.
Oui, comme un jeune grivois,

Près de ces charmans minois,
Je me suis presque vu
Au moment de l'impromptu,
De l'impromptu. (*Bis.*)

CHOEUR.

Monsieur s'est presque vu, etc.

THÉRÈSE, *au public.*

La guerre à peine commence,
Et déjà nos ennemis,
En dépit de leur jactance,
Sont dispersés ou détruits.
Pour chanter tant de hauts faits
Bien foibles sont nos couplets :
Mais peut-être il est dû
Indulgence à l'impromptu,
A l'impromptu. (*Bis.*)

CHOEUR.

Pour chanter tant de hauts faits, etc.

FIN.

De l'Imprimerie de FEUGUERAY, rue Pierre-Sarrazin,
n°. 11.